

LINN ULLMANN

Et maintenant  
il ne faut plus pleurer

roman traduit du norvégien  
par Céline Romand-Monnier

*ACTES SUD*



*Pour Niels.*



*Mais ta disparition même demeure.*

GUNNAR EKELÖF



Jenny Brodal n'avait pas bu une goutte d'alcool depuis plus de vingt ans. Elle ouvrit une bouteille de vin rouge et se servit un grand verre. Elle avait rêvé de la chaleur déferlant dans son ventre, du fourmillement au bout de ses doigts. Elle fut déçue, mais but une autre gorgée, oui, elle vida le verre et frissonna. Elle n'avait jamais dit jamais ! Elle avait pris un jour à la fois, un jour à la fois, et jamais, jamais, dit jamais. Assise au bord de son lit, elle était sur son trente et un, hormis les grosses chaussettes grises tricotées par Irma. Elle avait les pieds frileux. Une histoire de circulation sanguine. Et enflés. Elle redoutait le moment de les insérer tant bien que mal dans d'étroites sandales à talons hauts. Couleur nectarine. Des années soixante. Jenny se servit un autre verre. Il s'agissait de faire descendre le vin jusqu'aux pieds. Elle n'avait jamais dit jamais. Elle avait dit un jour à la fois. Elle essaya de se rappeler pourquoi elle s'était opposée à cette fête, cette célébration. Elle se leva et tournoya devant le miroir sur le mur. Sa robe noire tombait parfaitement sur sa poitrine. Elle n'allait pas tarder à ôter ses grosses chaussettes pour enfiler ses sandales.

En ce 15 juillet 2008, Jenny avait soixante-quinze ans. Mailund, la grande maison blanche dans

laquelle elle avait grandi après la guerre, après avoir été emmenée par ses parents loin des décombres fumants de Molde, était remplie de fleurs. Elle y avait vécu presque toute sa vie, dans la joie et dans l'adversité, et à présent quarante-sept convives en habit d'été étaient en chemin pour la célébrer.



I

LE TRÉSOR



Mille, ou ce qu'il en restait, fut découverte par Simen et deux camarades qui creusaient dans la forêt à la recherche d'un trésor. Ils ne comprirent pas ce qu'ils avaient trouvé. Mais ils comprirent que ce n'était pas le trésor. C'était l'opposé du trésor. Plus tard, quand il fallut expliquer à la police et à leurs parents ce qu'ils faisaient dans la forêt, Simen trouva la chose difficile. Pourquoi avaient-ils entrepris de creuser dans *cette* clairière? Sous *cet* arbre? Et que cherchaient-ils, au juste?

Deux ans auparavant, tous, adultes et enfants, avaient cherché Mille. Tous ceux qui passaient leurs vacances d'été dans la petite ville côtière, tous les riverains, la police, ses parents, tous ceux qui écrivaient sur elle dans le journal et parlaient d'elle à la télévision, avaient cherché Mille. Dans l'eau et sur la terre ferme, dans les fossés et les ravins, dans les monceaux de sable de Tangen et autour des falaises inhospitalières au nord du centre-ville, dans les ruines derrière l'école désaffectée et dans cette maison croulante, inhabitée, au bout de Brageveien, où l'herbe avait poussé jusqu'au-dessus des fenêtres et où aucun enfant n'avait le droit d'aller. Les parents de Mille avaient passé chaque mètre du centre-ville

au peigne fin, allant de maison de capitaine en maison de capitaine et de magasin en magasin, montrant la photographie de Mille, collant des affiches sur la porte de la coopérative, sur la porte du bar Bellini, sur la porte de la librairie, qui autrefois avait été célèbre parmi les amoureux des livres de toute la Norvège pour son exceptionnelle sélection de littérature étrangère (c'était au temps où Jenny Brodal officiait derrière le comptoir), sur la porte de la Palermo Pizzeria et sur la porte de la boulangerie fermée qui, les mois d'été, abritait le nouveau restaurant de poisson Gloucester MA, que tout le monde appelait simplement l'ancienne boulangerie, en raison de la difficulté à prononcer Gloucester. L'ancienne boulangerie se trouvait au début de la route pour Mailund, cette longue montée qui serpentait entre des falaises, des bois et tous les chalets, tous plus laids les uns que les autres.

Tout le monde avait cherché Mille, même ce garçon qu'on appelait KB, qui devait ensuite être arrêté pour son meurtre, avait cherché Mille, et pendant deux ans elle était restée enterrée sous l'arbre dans la forêt sans qu'on la trouve, recouverte de terre, d'herbe, de mousse, de brindilles, de pierres, et, à présent, elle était presque devenue terre à son tour, à part son crâne, les ossements, ses articulations, ses dents, ses bracelets fins et ses longs cheveux foncés, qui n'étaient plus longs ni foncés, mais clairsemés et ternes, comme arrachés du fossé avec la racine et tout le reste.

L'été de la disparition de Mille, Simen croyait la voir partout. Elle était le visage dans la vitrine du magasin, la tête dans les vagues, la longue chevelure brune d'une femme inconnue que le vent soulevait

en un tourbillon, elle était la robe rouge de maman. Tout le monde parlait d'elle, tout le monde se demandait où elle était passée. Un jour, Mille avait été réelle, un jour, elle avait regardé Simen en riant. Un jour, elle s'était appelée Mille, mais elle avait disparu dans le brouillard. Les pelles étaient réelles. Les vélos étaient réels. Le creux dans lequel elle se trouvait était réel. Mais Mille n'était pas réelle. Mille était un voile de nuit et de givre qui parfois s'immisçait en lui et lui ravissait toute joie.

Simen ne l'avait pas oubliée. Il pensait à elle quand il n'arrivait pas à dormir ou quand l'automne approchait et que l'air sentait la poudre et les feuilles mortes mouillées, mais là, il n'avait pas pensé à elle depuis longtemps.

Simen était le plus jeune des trois garçons. Les deux autres s'appelaient Gunnar et Ole Kristian. C'était un samedi de la fin octobre 2010, et les camarades passaient ensemble un dernier week-end. Les chalets allaient être fermés pour l'hiver, et la petite ville côtière à deux heures et quelques au sud d'Oslo s'envelopperait dans sa propre obscurité. C'était l'après-midi, le crépuscule commençait déjà à tomber, et les garçons avaient décidé de retrouver le trésor qu'ils avaient enterré quelques mois plus tôt pour le déterrer. Gunnar et Ole Kristian ne voyaient pas l'intérêt de le laisser éternellement dans la terre. Simen n'était pas d'accord. C'était justement le but, considérait-il, ce qui en faisait un trésor, il était dissimulé de tous sauf d'eux, il avait mille fois plus de valeur *dans* que *hors* de la terre. Simen ne pouvait l'expliquer, il savait juste que c'était comme ça. Mais pas plus Gunnar qu'Ole Kristian ne comprirent quoi

que ce soit à son discours, à vrai dire ils le trouvaient complètement à l'ouest, souhaitaient tous deux récupérer le contenu du trésor, *leurs* contributions, ils se foutaient tout bonnement du trésor en tant que trésor, et Simen avait fini par dire que très bien, ça lui était égal, pourquoi ne pas aller déterrer le merdier tout de suite.

L'histoire de Simen et du trésor avait commencé quelques mois plus tôt, en août, quand Gunnar, l'aîné des trois garçons, avait proposé de mélanger leurs sangs. L'été tirait sur sa fin, la soirée était chaude et rouge et tout fleurissait un peu plus, comme toujours quand les choses vont bientôt se terminer. Sous peu ils allaient se séparer et partir chacun de leur côté, retrouver leur lieu de vie habituel, l'automne, leur école, leur équipe de foot et leurs autres copains.

Gunnar avait pris son élan et dit :

— Mélanger son sang est un symbole d'amitié éternelle.

Les deux autres garçons s'étaient un peu tortillés, l'idée de se trancher la paume avec un tesson de bouteille de Solo ne les tentait pas du tout, ça allait faire incroyablement mal, ce n'était pas une chose que l'on avait envie de s'infliger, même au nom de l'amitié éternelle, et puis on avait beau jouer essentiellement au foot et se servir surtout de ses jambes, le fait est qu'on avait aussi besoin de ses mains, on en avait besoin pour de multiples usages, exemptes d'éraflures et de plaies sanglantes, mais comment le dire à Gunnar sans se faire taxer de lâcheté et de puérité, et sans détruire tout ce qui était bien ?

Ils étaient assis sur la terrasse de leur cabane secrète dans la forêt, qu'ils avaient construite ensemble l'année précédente. Ils avaient allumé un feu et grillé

des saucisses, mangé des chips et bu du coca, tous trois étant supporters de Liverpool, la conversation coulait d'elle-même, ils avaient aussi chanté, car il n'y avait personne pour les entendre ici, personne devant qui se choper la honte, *Walk on, walk on, with hope in your heart*, et Simen avait songé que, quand on chantait cette chanson, on sentait que la vie était vraiment en train de commencer. Et puis Gunnar, et c'était typique de Gunnar, avait commencé à dire que le simple fait d'être ensemble tous les étés ne suffisait peut-être pas à faire d'eux de *vrais* amis. Les vrais amis étaient là les uns pour les autres dans toutes les épreuves. Gunnar connaissait un gars qui avait soutenu Liverpool pendant des années, et puis il s'était mis à soutenir Manchester United. Qu'est-ce qu'on est censé faire d'un type pareil? C'est un vrai ami, ça? Et Gunnar s'était soudain perdu dans un développement sur le sang, la douleur, l'amitié véritable et autres choses auxquelles il avait manifestement beaucoup réfléchi au cours de l'été, développement qui avait débouché sur cette proposition de mélanger leurs sangs. L'ensemble était prémédité, il avait un programme tout prêt, chose typique de Gunnar, là encore. Les tessons étaient soigneusement emballés dans du papier d'argent, la bouteille, il l'avait cassée chez lui dans le jardin, avant de laver les débris au Zalo, il se trouvait en effet, avait dit Gunnar, que si l'on se coupait la main avec du verre sale, on risquait de s'empoisonner le sang et de mourir, et il avait posé entre eux le petit paquet bosselé et délicatement écarté le papier d'argent, comme s'il y gardait des diamants, ou des scorpions. C'est à ce moment-là qu'Ole Kristian, le plus vif des trois, avait eu l'idée d'enterrer un trésor

à la place – comme un symbole d’amitié éternelle, authentique, vraie. Hiver comme été. Bon an mal an. Et il fallait qu’ils donnent tous trois un objet, objet qui devait être précieux. Un trésor plutôt que de mélanger leurs sangs. C’était leur marché.

Dans l’abri de jardin des parents d’Ole Kristian se trouvait un pot en fer-blanc bleu clair avec couvercle que sa mère avait acheté plusieurs années auparavant dans une brocante. Le pot était cabossé, avec des images de vaches et de jolies vachères peintes à la main, aux couleurs pâlies par le soleil, et d’un côté, était inscrit en anglais : *MILK – nature’s most nearly perfect food*. Le père d’Ole Kristian avait été de mauvaise humeur toute la journée parce que sa mère avait dépensé près de quatre cents couronnes pour quelque chose d’aussi stupide qu’un vieux pot à lait. La mère d’Ole Kristian en avait été deux fois plus fâchée et avait dit à son père que si seulement il construisait cette terrasse devant la porte de leur chambre à coucher (qu’il promettait depuis une éternité), elle la décorerait avec des bacs à plantes, des pots, des rosiers grimpants, des coussins et des plaids. Cette terrasse deviendrait leur propre petit balcon italien, avait-elle dit. Le pot en fer-blanc faisait partie du plan et devait, le jour où la terrasse serait en place, être garni de fleurs des champs. Mais la terrasse n’était pas venue, ni cette année-là ni la suivante, et à présent le pot était relégué au fond de l’abri de jardin, partiellement dissimulé par une tondeuse à gazon cassée. Ce pot pouvait être leur coffre au trésor, avait dit Ole Kristian.

(Le but, quand on enterrait un trésor, était de ne jamais le déterrer. Jamais. On savait qu’il existait. On savait où. On savait combien il était précieux, quels



sacrifices on avait faits en choisissant de l'enterrer et de ne plus jamais le revoir. Et l'on ne devait jamais en parler à quiconque.)

Mais Ole Kristian devait trouver quelque chose à mettre *dans* le pot en fer-blanc, estimait Simen – approuvé en cela par Gunnar. Ole Kristian ne venait-il pas de recevoir deux cent cinquante couronnes de sa grand-mère? Il se devait d'en sacrifier au moins deux cents. L'argent (s'il s'agissait de billets) pouvait être emballé dans un sac en plastique, ce qui l'empêcherait de s'effriter. Ole Kristian ne voulait pas se défaire de cet argent, même si le trésor était son idée, même s'il était celui qui avait déclaré que les contributions de chacun devaient être d'une certaine valeur, qu'il fallait réellement *sacrifier* quelque chose. Mais Simen comme Gunnar trouvaient qu'il ne suffisait pas de décréter que le pot en fer-blanc était sa contribution. Ce n'était pas un sacrifice! Le pot ne faisait pas partie du trésor, il était le contenant du trésor. Sauf que ce n'était pas un coffre, mais un pot. À vrai dire (et, dans un sens, c'était là l'instant de vérité, avait souligné Gunnar), Ole Kristian n'avait pas d'autre bien de valeur que l'argent de sa grand-mère.

La chose devait avoir un coût.

Quant à Gunnar, la nature de sa contribution ne faisait aucun doute. Sur ce point, Simen et Ole Kristian étaient tout à fait d'accord. Gunnar devait sacrifier son carnet d'autographes de Liverpool.

Quelques mois plus tôt, Gunnar s'était rendu à Liverpool avec son grand frère de vingt-deux ans. Ils y avaient passé tout un week-end, logé à l'hôtel et vu Liverpool dans un match de Premier League contre Tottenham. (Gunnar avait beau dire mon grand frère ci, mon grand frère ça, le grand frère de

Gunnar n'était pas un vrai grand frère ; c'était un *demi grand frère*, il était le fils du père de Gunnar, et Gunnar ne le voyait pas si souvent, en fait.) Dans son carnet d'autographes, il avait récolté entre autres les signatures de Steven Gerrard, Fernando Torres, Xabi Alonso et Jamie Carragher, et à la toute fin du carnet était collée une photo de Gunnar posant avec son grand frère devant le stade d'Anfield, tous deux avec une écharpe de Liverpool autour du cou. Le grand frère mesurait plus d'un mètre quatre-vingt-dix, avec une longue mèche brune et des épaules larges, Gunnar avait l'air d'un moustique à côté, et sous la photo était inscrit au stylo-bille bleu : *Pour le petit frère le plus cool du monde de la part de Morten.*

Simen savait que, en réalité, Gunnar ne voulait pas mettre son carnet d'autographes dans le pot. Les deux cent cinquante couronnes de la grand-mère d'Ole Kristian, c'était une chose. Le carnet d'autographes de Liverpool, c'en était une tout autre, ça allait faire mal. Que la grand-mère d'Ole Kristian lui donne de l'argent était relativement fréquent, mais pas que le grand frère de Gunnar (même si ce n'était pas un vrai grand frère) l'emmène à Liverpool, ni qu'il obtienne les autographes de Steven Gerrard, Fernando Torres, Xabi Alonso et Jamie Carragher. Et Gunnar, qui était le plus maigre des trois, s'était presque mis à pleurer en promettant aux deux autres de se défaire de son carnet.

Une fois l'affaire réglée, Simen avait chuchoté :  
— Je sais ce que je vais mettre dans le pot.

Il ne restait plus que lui à présent. Au-dehors de la cabane secrète, le temps s'était couvert et Simen voulait montrer à Gunnar et Ole Kristian qu'il était lui aussi prêt à faire un sacrifice.